

MARTA ORRIOLS

APPRENDRE
À PARLER
AVEC
LES
PLANTES

*Le best-seller catalan
qui a bouleversé toute l'Espagne*

ROMAN | SEUIL

APPRENDRE À PARLER
AVEC LES PLANTES

MARTA ORRIOLS

APPRENDRE À PARLER AVEC LES PLANTES

r o m a n

TRADUIT DU CATALAN
PAR ERIC REYES ROHER

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull



Pour la citation en exergue :
Julian Barnes, *Quand tout est déjà arrivé*,
traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin,
© Mercure de France, 2014

Titre original : *Aprendre a parlar amb les plantes*
Éditeur original : Edicions del Periscopi
ISBN original : 978-84-17339-11-1

© Marta Orriols Balaguer et Edicions del Periscopi SL, 2018
Tous droits réservés et contrôlés par Edicions del Periscopi, Barcelone
Cette édition est publiée en accord avec SalmaiaLit, Literary Agency

ISBN 978-2-02-141924-5

© Éditions du Seuil, mai 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.355-2 et suivants du Code de propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À toi, Miquel.
À ces jours et ces nuits
et toutes ces heures arrachées au temps.
Tu restes dans notre souvenir.*

*Je t'aime et tu me manques.
Encore et toujours.*

Vous réunissez deux êtres qui n'ont encore jamais été mis ensemble. Parfois c'est comme cette première tentative d'associer un ballon à hydrogène et un ballon à air chaud : préfère-t-on s'écraser et brûler, ou brûler et s'écraser ? Mais parfois cela marche, et quelque chose de nouveau est créé, et le monde est changé. Puis, à un moment ou un autre, tôt ou tard, pour telle ou telle raison, l'un des deux est emporté. Et ce qui est retiré est plus grand que la somme de ce qui était réuni. Ce n'est peut-être pas mathématiquement possible, mais ça l'est en termes de sentiment et d'émotion.

JULIAN BARNES, *Quand tout est déjà arrivé*

Avant

Nous étions vivants.

Les attentats, les accidents, les guerres et les épidémies, ça ne nous concernait pas. Nous regardions des films qui banalisaient la mort, ou qui la transformaient en acte d'amour, et nous demeurions loin de ce que veut véritablement dire perdre la vie.

Certains soirs, dans le lit, enveloppés du confort moelleux d'énormes coussins, gonflés de l'arrogance d'une jeunesse tardive, nous suivions les informations dans le noir, les pieds enlacés, et c'est alors que la mort, imperceptible, s'installait, bleutée, dans le reflet des lunettes de Mauro. Cent trente-sept personnes meurent à Paris dans plusieurs attaques revendiquées par Daech ; six morts sur la route en moins de vingt-quatre heures dans trois collisions frontales ; le débordement d'un fleuve fait quatre morts dans un petit village du sud de l'Espagne ; au moins soixante-dix morts dans une série d'attaques en Syrie. Et nous deux, effarés un instant, sans doute lâchions-nous des phrases du genre « Putain, ça rigole pas », ou encore « Le pauvre, c'est vraiment pas de chance », puis l'info, si elle ne présentait pas plus de gravité, se diluait le soir même dans les confins de la chambre d'un couple qui lui aussi s'éteignait. Nous embrayions sur la fin d'un film, tandis que je calculais à quelle heure j'allais rentrer le soir, ou lui rappelais de récupérer la

parka noire au pressing ; si nous avions passé une bonne journée, les derniers mois, peut-être tentions-nous de faire l'amour, sans grande conviction. Si l'information était plus retentissante, ses effets pouvaient se prolonger jusqu'au lendemain, j'en parlais à l'hôpital à l'heure de la pause ou au marché en faisant la queue.

Mais nous étions vivants. La mort, nous la laissions aux autres.

Nous disions « je suis mort » pour exprimer la fatigue après une longue journée de travail sans que l'adjectif nous crève le cœur. Et lorsque nous étions encore un tout jeune couple, nous nous amusions parfois à flotter immobiles dans l'eau, au milieu de notre crique préférée, et à simuler, les lèvres gorgées de sel et de soleil, une noyade qui s'achevait par un bouche-à-bouche torride et des éclats de rire. Non, la mort n'était pas pour nous.

Ce que j'avais connu petite – ma mère était tombée malade et était morte en quelques mois – s'était mué en un vague souvenir qui ne me rongeaient plus. Mon père était venu me chercher à l'école après la pause de midi. Des centaines de garçons et de filles gravissaient les escaliers pour regagner les salles de classe depuis le réfectoire, dans le chaos inhérent à la vie qui continue alors qu'ailleurs tout s'enraye. Mon père avait débarqué, suivi de la directrice, laquelle avait frappé à la porte au moment même où le maître expliquait que dans le monde il y avait des animaux vertébrés et des animaux invertébrés. Le souvenir de la mort de ma mère est resté intimement lié aux lettres blanches tracées à la craie sur le fond vert du tableau scindant en deux le règne animal. Il y avait aussi ce nouveau regard chez celles et ceux qui jusqu'alors avaient été mes semblables, et je m'étais sentie lentement acculée vers un

troisième règne, celui des animaux blessés à qui il manquera toujours une mère.

Même si cela ne devait pas la rendre moins terrible, la mort avait eu l'élégance de nous prévenir, et il y avait eu, entre cette annonce et son accomplissement, assez de temps pour les adieux, la prostration et les témoignages d'amour. Il y avait eu, surtout, la naïveté de croire au ciel, l'innocence de mes sept ans, et l'incapacité de comprendre que la mort est définitive.

Mauro et moi avons formé un couple pendant de nombreuses années. Ensuite, et pendant quelques heures seulement, nous avons cessé de l'être. Il est mort subitement il y a quelques mois, sans le moindre avertissement. La voiture qui le percuta emporta sa vie, et tout le reste avec elle.

Privée de ciel, de consolation et d'innocence, j'emploie les adverbes « avant » et « après » pour éviter de parler de Mauro au passé. La charnière est palpable. Il était vivant à mes côtés ce jour-là, il a bu du vin et a demandé son steak un brin plus cuit, il a répondu à deux appels de la maison d'édition en jouant avec sa serviette, il m'a vivement recommandé une auteure française dont il a noté le titre du roman au dos de la carte du restaurant, il s'est gratté le lobe de l'oreille gauche, visiblement mal à l'aise et gêné, puis il m'a tout déballé. Il en bégayait presque. Quelques heures plus tard, il était mort.

Le restaurant avait une branche de corail pour logo. Je l'observe assez souvent. Je conserve la carte sur laquelle, de son écriture impeccable, il a couché le titre du livre qu'il avait tant aimé. Sans doute parce que chacun est libre d'enjoliver son malheur avec tous les fuchsias, jaunes, bleus et verts qu'exige

le cœur, depuis le jour de l'accident je me représente l'avant et l'après de ma vie comme la Grande Barrière de corail. Dès que je me demande si telle ou telle chose est survenue avant ou après la mort de Mauro, je m'efforce d'imaginer ce grand récif corallien, le plus grand au monde, de le remplir de poissons colorés et d'étoiles de mer, d'en faire un équateur de vie.

Lorsque la mort cesse de toucher uniquement les autres, il faut veiller à lui faire une place de l'autre côté de la barrière, car sinon elle occuperait tout l'espace avec une totale liberté.

Mourir n'a rien de métaphysique. Mourir est physique, tangible et réel.

1

« Pili, contrôle des appareils, vite ! Elle respire ?

– Non.

– On démarre la ventilation en pression positive. »

Comme une litanie, je me récite à voix basse les constantes vitales du bébé. « Je sais, petite, tu parles d'un accueil. Mais il faut absolument respirer maintenant, tu entends ? »

« Trente secondes. Un, deux, trois... Là-bas dans le lit il y a une femme, ta maman, qui sans toi serait perdue. Tu la vois ? Allez, bon sang, dix, onze, douze, treize... Allez, respire, je t'en supplie, je te promets qu'une fois tirée d'affaire, c'est plus pareil, c'est merveilleux par ici. Dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt. Le jeu en vaut la chandelle, tu sais. Vingt-trois, vingt-quatre... C'est parfois très dur, je ne te le cache pas, vingt-six, vingt-sept, allez, ma belle, ne me fais pas ça... Mais je te jure que la vie en vaut la peine. Trente. »

Silence. La petite ne bouge pas.

« Pili, fréquence cardiaque ? »

Je bute sur l'œil grave de l'infirmière. C'est la deuxième fois ces derniers temps et je commence à reconnaître la mise en garde dans son regard. Elle a raison, je ne devrais pas lui parler sur ce ton, je ne devrais parler à personne sur ce ton. Je ne me sens pas bien. J'ai chaud et mon sabot droit s'acharne

contre une petite ampoule apparue à la fin des vacances. Les premières minutes après la naissance sont cruciales, je me passerais bien de l'ampoule et de cette chaleur. Pour la petite, en revanche, tout l'enjeu est d'éviter une baisse de température. Peut-être n'était-ce pas une si bonne idée de partir au lever du jour et de reprendre le travail sans passer par la maison, défaire mes valises et me débarrasser de ce sentiment coupable après être restée au village pratiquement deux semaines, coupée des histoires cliniques, de mes bébés, du labo, des analyses, coupée de tout ce qui me permet de tenir.

Nouvelle approche. Je stimule par des mouvements brefs et rapides la plante des pieds de la petite et, comme à chaque fois, je me retiens de les frapper avec plus de force, avec une folle impatience. « Tu ne peux pas me faire ça, je ne peux pas reprendre de cette façon, allez, respire ma belle. »

Réévaluation.

J'essaie de me concentrer sur l'enfant et sur les données du moniteur, mais je dois fermer les yeux un instant, à défaut de pouvoir me boucher les oreilles. Les questions que lance la mère, qui résonnent comme un sanglot intarissable dans la salle de travail, me tapent sur les nerfs. La souffrance d'autrui me fait désormais l'effet d'un énorme gâteau à la fin d'un repas copieux. Je n'ai plus de place et ça m'écœure. Tous les signes de détresse me rappellent ceux de la mère de Mauro le jour de l'enterrement. C'était déchirant.

« Respire, ma belle, allez, pour l'amour de Dieu, respire ! »

Je fronce les sourcils et fais non de la tête pour me rappeler qu'ici on n'invoque rien qu'on ne sache gérer. Ici on n'invoque pas. On ne se remémore pas. Ce n'est pas le lieu, Paula. Concentre-toi. La réalité me tombe dessus comme une douche froide et me remet immédiatement à ma place : j'ai un corps

de seulement huit cent cinquante grammes qui ne respire pas et qui gît dans le berceau de réanimation entre mes mains. Très vite, mon sixième sens s'active, celui auquel je m'abandonne chaque jour un peu plus, une sorte d'équilibre entre l'objectivité la plus aiguë, celle qui héberge les protocoles et le raisonnement, et la ruse de l'intuition sans quoi, j'en suis certaine, je serais incapable d'arranger la venue au monde de ces êtres infimes.

« Écoute, petite, parmi tout ce qui vaut la peine, il y a la mer. »

« Pili, j'interromps la ventilation. Je tente une stimulation tactile du dos. »

J'inspire un grand coup puis relâche l'air comme si je m'apprêtais à sauter dans le vide. Le masque fait barrage et retient mon haleine, mélange de dentifrice trouvé ce matin dans la salle de bains de papa et du café rapide et amer avalé sur une aire d'autoroute. Je languis de retrouver mes affaires, ma routine. Mon café et ma cafetière. L'odeur de chez moi, mon rythme, faire ma vie sans avoir à me justifier.

Je frotte ce dos minuscule avec toute la douceur dont je suis capable.

« La mer a son rythme, tu sais. Elle fait ainsi : elle va et vient, va et vient. Tu sens mes mains ? Les vagues vont et viennent, comme ça. Allez, mignonne, la mer vaut vraiment le coup, et puis il y a plein d'autres choses, tu sais, mais là tout de suite, concentre-toi sur la mer, comme ça. Tu la sens ? »

« Respire. »

Le premier cri ressemble davantage à un miaulement, mais il est accueilli dans la salle avec la joie qui accompagne un orage d'été.

« Bienvenue... » Je ne saurais dire si c'est à la petite que j'adresse ce mot ou à moi-même, mais je lutte pour contenir mon émotion.

Je la lave avec des gestes précis, exécutés des centaines de fois. Je me rassure en constatant une amélioration de sa couleur et l'apparition sur sa peau d'un teint rose encourageant.

« Fréquence cardiaque ?

– Cent cinquante.

– Pili, on applique une CPAP et on l'installe dans la couveuse, s'il te plaît. »

Je cherche ses yeux par-dessus le masque pour lui signifier que je regrette le ton employé plus tôt. Mieux vaut ne pas la froisser, Pili, sinon elle se vexe et me le fait payer en faisant traîner mes demandes d'analyses. N'empêche, j'arrive encore à la vexer, ce qui est déjà inespéré. Depuis quelques mois, plus personne ne me reproche mes états d'âme et les pirouettes des uns et des autres ne font qu'ajouter à ma colère et à ma mauvaise humeur.

En attendant la couveuse, je me remets à frotter le dos minuscule de la petite, doucement, mais cette fois c'est pour la remercier de son immense désir de s'accrocher à la vie, sauf que je ne peux pas m'empêcher de penser que, dans le fond, je la touche pour une autre raison, un je-ne-sais-quoi d'insondable lié au fait qu'elle est là alors que Mauro non. Car il est parti, Paula. Il n'est plus là. Et même s'il n'est plus là, il revient, d'une certaine façon, dès que je m'empare de ces quelques grammes de vie gélatineuse.

« Regarde, c'est maman. Vous pouvez embrasser votre fille. »

Je tends un instant la petite à sa mère pour qu'elle la découvre.

« Elle a eu un peu de mal à respirer, mais c'est réglé. On va la placer en USI, comme on avait dit, d'accord ? On se retrouve plus tard et je vous expliquerai ça tranquillement. Ne vous inquiétez pas, tout ira bien. »

Mais je ne lui promets rien. En dépit de ses yeux qui m'implorant de lui donner espoir, après Mauro, je ne promets plus rien.

2

Lídia ne devrait plus tarder, elle finit son service à treize heures. La seule idée de la retrouver suffit à me calmer. Au bout de quelques minutes, je sentirai sa désinvolture me ramener à la normalité, exactement ce qu'exige mon corps avec une certaine urgence. Depuis mon retour de vacances, la normalité est devenue une fin en soi, mon seul objectif.

Je patiente dans le brouhaha de la cafétéria de l'hôpital en remuant mécaniquement la salade devant moi. L'odeur de la cantine me replonge dans mes années d'école, lorsque je faisais disparaître tout ce que je détestais dans les poches de mon tablier et négociais les cuisses de poulet avec mes camarades les plus affamés. Le pédiatre ordonnait à mon père de me faire avaler des tartines de miel pour lutter contre ce pourcentage trop faible qu'il indiquait du bout de son crayon sur les courbes que je redoutais tant. Le miel était devenu une composante essentielle de mon régime alimentaire et de nos journées grises sans maman, non pas pour sucrer, mais pour engraisser. J'ai lu quelque part qu'un ascète hindou âgé de quatre-vingt-trois ans avait passé plus de soixante-dix jours sans rien manger ni boire. Une équipe de l'Institut de recherche et de développement du ministère de la Défense indien mena sur lui une expérience pendant deux semaines. Il n'utilisait l'eau que pour se laver ou

se rincer la bouche. Le docteur qui l'observait en déduisit que si l'homme ne tirait pas sa force des aliments ou de l'eau, c'est qu'il devait puiser dans d'autres sources d'énergie présentes autour de lui, le soleil notamment. L'expérience terminée, le yogi regagna son village pour reprendre ses activités de méditation. Une déesse l'aurait béni à l'âge de huit ans, lui permettant ainsi de vivre sans se sustenter.

Le quatrième jour après la mort de Mauro, et ce n'est pas une façon de parler, cela faisait précisément quatre jours, je n'avais ingurgité que des infusions au tilleul ; au mieux, je consentais à ce que mon père y ajoute du miel de l'apiculteur du village. Incapable de protester, je le laissais faire. J'ignore quelle courbe il espérait ainsi voir remonter. Comme par le passé, ma tristesse s'égouttait teintée d'ambre.

Ce furent des journées irréelles. Le choc emplissant tout, il n'y avait plus de place pour la faim. Je revois la main assurée de mon père faisant tourner la cuillère en bois et le miel s'entortiller dans les rainures qui l'y retenaient. Mon père est un perfectionniste et ne pouvait concevoir que je n'aie pas de cuillère à miel chez moi. Il m'en acheta une. Il réorganisa par la même occasion mon tiroir à couverts et répara la porte du placard de la cuisine. Une semaine durant, mon père et Lúdia débarquèrent à tour de rôle et déambulèrent dans l'appartement sans que je puisse rien contrôler. Ils me remplirent le frigo de tout un tas de bonnes choses qui petit à petit se gâtèrent. Lúdia venait à l'heure du déjeuner ou du dîner, pour s'assurer que je mangeais et me tenir compagnie.

Cela ne faisait aucun doute pour personne : pendant les semaines qui suivirent l'accident, mon regard médusé, mon aspect négligé et mon obstination à garder les stores baissés étaient la conséquence de la perte tragique de celui qui avait

été mon compagnon pendant toutes ces années. En revanche, personne ne s'imagina qu'arrimée au tourment de la mort, un deuxième supplice se tenait en embuscade, insidieux et gluant, capable de tout engloutir, y compris la mort de Mauro, tellement hideux que je n'avais d'autre choix que de le cacher, morte à mon tour d'une honte nouvelle, plus nouvelle encore que le deuil.

Je me demande si les deux douleurs ne sont pas liées d'une façon ou d'une autre, si l'arrivée de cette femme dans ma vie ne devait pas le faire disparaître, physiquement, de mes jours.

« Allons, Paula, une banane au moins. Tu n'as rien avalé. »

Je contemplais Lídia, la tête penchée et le sourire en coin. L'histoire du yogi m'est revenue et j'ai été tentée de lui expliquer qu'une déesse m'avait bénie et que je pouvais survivre sans manger, mais à en juger par son air préoccupé, il m'a semblé plus prudent de ne rien dire.

« Rien qu'un tout petit peu, allez. »

J'étais assise sur la chaise de la cuisine et elle se tenait debout à mes côtés. On aurait dit deux amies réunies un jour comme un autre à l'heure du déjeuner, dans une maison quelconque, sans amants ou amis morts. Mais la composition de la scène était en tout point bancale. Si j'avais dû recouvrir de gazes tout ce qui me déchirait à l'intérieur, je serais devenue l'image anachronique du mutilé de guerre de retour du front.

Lídia épluchait la banane avec soin. Je la regardais faire distraitement et lorsqu'elle me la tendit, entièrement pelée entre ses doigts, nos regards se croisèrent, et nous fûmes toutes deux prises d'une envie de rire parfaitement idiote.

« Allez, mange, s'il te plaît. »

– Je n'ai pas faim, Lídia, vraiment. Ça ne passera pas.

– Mais si, rien que la pointe... »

On explosa ensemble et je sentis mon visage s’embraser de gêne. Mon rire la réconfortait, c’est pour ça que je riais. Il me fallait la rassurer d’abord afin qu’elle puisse me rassurer à son tour. Quiconque hérite d’un mort avec son infidélité en prime sait des choses que les autres ne connaîtront jamais. Par exemple, l’impossible retour de la tranquillité. Je riais donc, je riais à gorge nouée, incapable de m’endormir, je riais et je transpirais. Je savais parfaitement que si je m’arrêtais net de rire, si je lui lâchais la vérité crue, Lídia se figerait en un rictus ébahi et la nouvelle ferait son chemin jusqu’à se hisser en haut de la pile, au sommet de tout, là où siègent les scandales et les faits divers. On oublierait l’événement qui venait de tout faucher et, le temps d’un instant, l’infidélité, vulgaire et tellement banale, s’érigerait en reine du carnaval. Seulement, on riait. Lídia riait et moi je riais avec elle, tandis que je cherchais le fond de ses yeux, perdus dans les plis de ses paupières, afin de tout lui déverser sans avoir à m’épuiser pour y mettre les mots que de toute façon je ne trouvais pas. Mais non, elle ne semblait pas saisir. Se faire larguer, contrairement à l’annonce de la mort de celui qui t’a larguée, n’est pas le genre d’information qui se transmet d’un simple regard.

« Mange, Paula. »

J’ai mordu dans la banane pour qu’elle se taise enfin.

« Tu sais que l’être humain a environ vingt mille cinq cents gènes et la banane dans les trente-six mille ?

– Allons, Paula, qu’est-ce que tu racontes...

– Qu’une banane possède quinze mille gènes de plus qu’un être humain.

– Prodigeux. » Elle posa sur moi un regard de compassion que je ne lui connaissais pas tandis qu’elle écartait une mèche

de mon visage et me la coinçait derrière l'oreille. « Ça va aller, ma belle. Tu vas t'en sortir. »

Et moi, au fond, je savais que non.

Très vite, la consistance sucrée et onctueuse de la banane, que j'avais tant de mal à avaler, se parfuma du goût salé de mes larmes.

« C'est qui ? »

Deux mains se posent sur mes yeux. Je ne l'ai pas vue arriver. Je me retourne et on s'étreint. Lídia est une tornade aux cheveux frisés, blonds, sauvages, avec une pluie de taches de rousseur qui lui parsèment le visage.

Au début, on se parle à toute allure, on se marche sur les mots. On débrieife les nouveautés de la rentrée, puis je m'insurge contre l'état des travaux et leur avancement dans l'aile où elle exerce ses fonctions de pédiatre. Moi, en revanche, je travaille à l'étroit, dans des espaces bien trop compartimentés, sous un éclairage défaillant et le long de couloirs mal conçus. Tous les équipements qui n'accueillent pas directement le public seront rénovés dans un second temps, quelle que soit l'urgence. Lídia me tire la langue et coupe court à ma protestation. Notre amitié n'a jamais été égalitaire. Elle prend l'ascendant avec tact, mais c'est un fait que j'ai toujours accepté, de même que j'ai accepté les circonstances qui m'ont façonnée de l'intérieur, au plus profond de moi-même. À présent, elle m'explique combien ils ont déchanté avec les hôtels en Écosse – les moquettes immondes, les repas à gerber, la fois où ils se sont trompés dans la réservation et se sont retrouvés avec une chambre tellement crade qu'ils ont préféré passer la nuit à quatre dans la voiture – puis, comme on l'aurait fait sur la terrasse de ses parents à l'époque

où on révisait le concours, on compare l'intensité de nos bronzages en collant nos bras l'un contre l'autre.

« Tu es rayonnante, me lance-t-elle avec un sourire. Ces quelques jours t'ont fait un bien fou. »

Je la laisse mordre à son propre hameçon, étant donné que je n'ai aucune envie de parler de moi ou des deux semaines passées à Selva de Mar chez mon père. La prétendue communion avec la vie retranchée, le plaisir des choses simples, cette fameuse paix intérieure qui aux dires de tous me ferait tant de bien, ça n'a pas marché.

Je n'y étais pas retournée depuis l'accident, et avec le filtre déformant du temps, le village semblait transformé, son église plus haute et ses rues plus étroites. Jamais les cloches n'avaient été aussi bruyantes ni les rires des estivants sur la place aussi impertinents. J'en ai eu par-dessus la tête de la tranquillité, du piano cafardeux de mon père, des oiseaux qui me réveillaient au petit matin alors que je m'endormais enfin, marre des coupures d'Internet, de devoir m'accrocher à un rocher pour capter un réseau pourri et de traîner à table autour d'une partie d'échecs. Non, la quiétude a surtout ouvert les vannes et amplifié les interrogations que j'étais censée fuir pour mes premières vacances sans Mauro. Donc, pour ne pas entrer dans une conversation pathétique avec Lídia, je m'efforce de la mitrailler de questions et ainsi d'éviter l'interrogatoire. Au bout du compte, une mère de famille rentrée d'un été frénétique sur les routes d'Europe aura toujours bien plus à raconter qu'une femme seule qui a eu la bonne idée de s'enterrer quinze jours dans un village minuscule balayé par la tramontane, entourée des amis de son père, des septuagénaires comblés.

« Et tes filles, comment elles vont ?

– Ah, mes filles... tu ne seras pas déçue, tu verras. Daniela, insupportable, une vraie ado, et Martina qui court toute la journée après sa sœur. Et si l'une veut aller à la piscine, l'autre c'est à la plage, ça ne rate jamais. » Elle pousse un profond soupir avant de poursuivre. « Je te jure, les vacances avec les enfants, c'est un supplice. Tu n'as pas idée du nombre de fois où j'ai envisagé de les laisser avec Toni et de foutre le camp en douce, me poser avec toi au village, bronzer à poil toute la journée et fumer et picoler tous les soirs sans avoir à me planquer. »

Et pourquoi tu ne l'as pas fait ? me dis-je. Pourquoi m'as-tu laissée seule ? La femme adulte qui vit en moi sait que Lúdia est mariée, qu'elle a deux filles, des responsabilités, une famille avec qui passer ses vacances. La femme adulte se tait et sourit, lui dit qu'elle exagère, qu'elle a hâte de voir les petites, qu'elle leur a rapporté des t-shirts, qu'au village tout va bien, comme d'habitude, que son père est toujours aussi en forme, fourré dans sa cuisine à longueur de journée et qu'elle a dû prendre trois kilos au bas mot.

« Et sinon, combien d'admirateurs au village ? »

En disant cela, elle pose sur moi ce regard bleu incomparable et auquel il est impossible d'échapper. Je ne crois pas que sa question porte véritablement sur les hommes, mais qu'elle cherche plutôt à sonder mon état d'esprit.

« Une douzaine de touristes français ! »

Je me signale moi-même de haut en bas, je tends les bras comme pour dire « Non mais tu m'as bien regardée ? Tu crois peut-être que je suis en état de draguer ? »

« Écoute, c'est mieux ainsi. Tout est si récent. Faut laisser aux choses le temps de se remettre en place, pour que tu puisses y

voir plus clair. Tout est si frais. Ce n'est sans doute pas le moment, Paula. »

Le moment de quoi ? Est-ce qu'il existe un temps convenu ? Le manuel de ceux qui restent indique-t-il quand on peut retourner batifoler sans que les gens vous prennent pour une traînée ? Mais la femme adulte se contente d'opiner du chef, en terminant de mettre sur un bord de l'assiette toutes les tomates cerise récoltées dans sa salade.

À Patri, pour son amitié majuscule et sa joie contagieuse, à qui j'ai emprunté le nom de celle qui allait être sa fille, finalement un Aleix Cid, pour le donner à mon héroïne. Je pense parfois que l'enfant est né garçon à cause de moi et de l'usurpation de son nom. J'espère qu'ils sauront me pardonner.

À Fe, pour son intégrité et pour avoir cru en mes livres. À la force de l'amitié lorsque les chemins ne sont pas bordés de roses. Elles fleuriront à nouveau et seront magnifiques.

À Gerard, toujours aussi attentif, malgré la distance, et qui m'a rappelé que je devais écrire. À son père qui a ordonné les oiseaux qui ont fait leur nid dans ces pages.

À Jose, *eskerrik asko* pour avoir surgi de nulle part.

À mes parents, pour la tranquillité.

À Ignasi et Oriol, qui font se lever le soleil chaque jour. Je vous aime jusqu'à l'infini et au-delà.

Et à la littérature, à la musique et au cinéma, pour tout le reste.